

# Séquence I : L'homme face au sentiment de l'absurdité

## DANS LE ROMAN : Comment l'expression de l'absurde renouvelle-t-elle l'écriture romanesque ?

Objet d'étude : Le personnage de roman, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours

### 1. Le héros et la guerre - Que reste-t-il du héros sur le champ de bataille ?

ÉTUDE D'UN CORPUS	ÉTUDE D'IMAGES	DEVOIRS DE TYPE EAF
<p><b>Corpus sur le héros au combat</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Voltaire, <i>Candide</i>, La guerre entre Bulgares et Abares, 1759.</li> <li>Stendhal, <i>La Chartreuse de Parme</i>, Fabrice à Waterloo, 1839.</li> <li>Ernest Hemingway, <i>L'adieu aux armes</i>, l'extrait sur les mots de la guerre, 1929.</li> <li>Louis-Ferdinand Céline, <i>Voyage au bout de la nuit</i>, Bardamu au front, 1932.</li> </ul>	<p><b>Combat épique contre guerre absurde :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Clément-Auguste Andrieux, <i>La bataille de Waterloo, le 18 juin 1815</i>.</li> <li>Eugène Delacroix, <i>La Liberté guidant le peuple (détail)</i>.</li> <li>Jacques Tardi, illustrations pour <i>Voyage au bout de la nuit</i>.</li> </ul> <p><b>Complément :</b> les héros et les récits épiques dans la série <i>Kaamelott</i> d'Alexandre Astier (Episode : <i>La Poétique II</i>).</p>	<p><b>Devoir à la maison à partir du premier corpus</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Commentaire du texte de Céline.</li> <li>Dissertation : Le romancier doit-il nécessairement faire de ses héros des êtres extraordinaires ?</li> </ul> <p><b>Question sur corpus faite en classe</b></p> <p>Quelles sont les caractéristiques des héros de ce corpus (travail sur les personnages paradoxaux et les antihéros) ?</p>

### 2. Étude de *L'Étranger* de Camus en œuvre intégrale - Comment cette œuvre renouvelle-t-elle le genre romanesque, entre « écriture blanche » et expression du bonheur ?

LECTURES ANALYTIQUES	LECTURES & ACTIVITÉS COMPLÉMENTAIRES	DEVOIRS DE TYPE EAF	LECTURES CURSIVES
<p><i>L'Étranger</i>, 1942.</p> <p><b>1 : L'incipit</b> (I, I).</p> <p><b>2 : Meursault, Marie et les autres</b> (I, IV).</p> <p><b>3 : La scène du meurtre</b> (I, VI).</p> <p><b>4 : La plaidoirie de l'avocat</b> (II, IV).</p> <p><b>Fin de l'étude le 25 novembre.</b></p> <p><b>5 : La fin du roman</b> (II, 5)</p>	<p><b>Parcours du roman</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Lecture des épisodes de la « petite femme automate » et du « Tchecoslovaque ».</li> </ul> <p><b>Lectures échos</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Mise en voix : extraits de <i>La peau et les os</i> de Georges Hyvernaud.</li> <li>Lecture d'un extrait du début du <i>Procès</i> de Kafka.</li> <li>Lecture de l'incipit de <i>Molloy</i> de Beckett.</li> <li>Lecture d'un extrait de <i>Pour un nouveau roman</i> de Robbe-Grillet (le personnage, une notion périmée).</li> <li><b>Pour les oraux à partir du 10 décembre : La pensée de l'absurde chez Camus : lecture d'extraits du <i>Mythe de Sisyphe</i>.</b></li> </ul>	<p><b>Devoirs sur table</b></p> <p><u>Sur la mort du personnage :</u></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Hugo, <i>Les Misérables</i>, 1862.</li> <li>Zola, <i>L'Assommoir</i>, 1877 [Commentaire].</li> <li>Beckett, <i>Malone meurt</i>, 1951.</li> <li>Cohen, <i>Belle du Seigneur</i>, 1968.</li> </ul> <p>Dissertation sur le héros, qui selon Camus courrait « jusqu'au bout de [son] destin », contrairement aux hommes.</p> <p><u>Sur le portrait du héros et le rapport du roman au réel :</u></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Balzac, <i>Le Chef-d'œuvre inconnu</i>, 1832 [Commentaire].</li> <li>Hugo, <i>L'Homme qui rit</i>, 1869.</li> <li>Zola, <i>L'Assommoir</i>, 1877.</li> <li>Proust, <i>Le Temps retrouvé</i>, 1927.</li> </ul> <p>Dissertation sur le rapport entre le roman et le réel.</p> <p><b>Entraînement à la dissertation en classe</b></p> <p>Faut-il que le personnage de roman éprouve des sentiments passionnés pour intéresser le lecteur ?</p>	<p><b>Un roman mettant en scène un héros paradoxal, au choix :</b></p> <p>Stendhal, <i>Le Rouge et le Noir</i>.              Flaubert, <i>Madame Bovary</i>,  <i>L'Éducation sentimentale</i>,              Bouvard et Pécuchet.              Céline, <i>Voyage au bout de la nuit</i>.              Giono, <i>Un roi sans divertissement</i>.              Gracq, <i>Le Rivage des Syrtes</i>,  <i>Un balcon en forêt</i>.              Duras, <i>Le ravissement de Lol V. Stein</i>.              Modiano, <i>Villa Triste</i>.              Kourouma : <i>Les Soleils des Indépendances</i>.              Cossery, <i>Mendiants et orgueilleux</i>.              Hyvernaud : <i>La peau et les os</i>.              Calvino, <i>Si par une nuit d'hiver un voyageur</i>.              Kafka, <i>La métamorphose</i>.</p>

### AU THÉÂTRE : Comment l'expression de l'absurde renouvelle-t-elle l'écriture théâtrale ? - pour les oraux du 17 décembre seulement

Objet d'étude : Le texte théâtral et sa représentation, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours

LECTURE ANALYTIQUE	ÉTUDE ET COMPARAISON DE MISES EN SCÈNE	LECTURES CURSIVES
<p><b>6 : Eugène Ionesco, <i>La Cantatrice chauve</i></b> : le dialogue absurde entre les époux Smith au sujet de Bobby Watson (scène 1), 1950.</p>	<p><b>Étude d'une mise en scène :</b> <i>La Cantatrice chauve</i> par Jean-Luc Lagarce (1991, reprise en 2007).</p> <p><b>Comparaison de plusieurs mises en scène :</b> <i>En attendant Godot</i> de Beckett, entre farce et tragédie, par par Joël Jouanneau (1991), Alain Timar (1995) et Luc Bondy (1999).</p>	<p><b>Une pièce au choix :</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>Ionesco : <i>La Cantatrice chauve</i>, <i>Les chaises</i>, <i>La leçon</i>, <i>Rhinocéros</i>.</li> <li>Beckett : <i>En attendant Godot</i>, <i>Fin de partie</i>.</li> </ul>

## Lecture analytique n°1

### I

Aujourd'hui, maman est morte. Ou peut-être hier, je ne sais pas. J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire. C'était peut-être hier.

L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger. Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille. Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit : « Ce n'est pas de ma faute. » Il n'a pas répondu. J'ai pensé alors que je n'aurais pas dû lui dire cela. En somme, je n'avais pas à m'excuser. C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances. Mais il le fera sans doute après-demain, quand il me verra en deuil. Pour le moment, c'est un peu comme si maman n'était pas morte. Après l'enterrement, au contraire, ce sera une affaire classée et tout aura revêtu une allure plus officielle.

J'ai pris l'autobus à deux heures. Il faisait très chaud. J'ai mangé au restaurant, chez Céleste, comme d'habitude. Ils avaient tous beaucoup de peine pour moi et Céleste m'a dit : « On n'a qu'une mère. » Quand je suis parti, ils m'ont accompagné à la porte. J'étais un peu étourdi parce qu'il a fallu que je monte chez Emmanuel pour lui emprunter une cravate noire et un brassard. Il a perdu son oncle, il y a quelques mois.

J'ai couru pour ne pas manquer le départ. Cette hâte, cette course, c'est à cause de tout cela sans doute, ajouté aux cahots, à l'odeur d'essence, à la réverbération de la route et du ciel, que je me suis assoupi. J'ai dormi pendant presque tout le trajet. Et quand je me suis réveillé, j'étais tassé contre un militaire qui m'a souri et qui m'a demandé si je venais de loin. J'ai dit « oui » pour n'avoir plus à parler.

L'asile est à deux kilomètres du village. J'ai fait le chemin à pied. J'ai voulu voir maman tout de suite. Mais le concierge m'a dit qu'il fallait que je rencontre le directeur. Comme il était occupé, j'ai attendu un peu. Pendant tout ce temps, le concierge a parlé et ensuite, j'ai vu le directeur : il m'a reçu dans son bureau. C'est un petit vieux, avec la Légion d'honneur. Il m'a regardé de ses yeux clairs. Puis il m'a serré la main qu'il a gardée si longtemps que je ne savais trop comment la retirer. Il a consulté un dossier et m'a dit : « M<sup>me</sup> Meursault est entrée ici il y a trois ans. Vous étiez son seul soutien. » J'ai cru qu'il me reprochait quelque chose et j'ai commencé à lui expliquer. Mais il m'a interrompu : « Vous n'avez pas à vous justifier, mon cher enfant. J'ai lu le dossier de votre mère. Vous ne pouviez subvenir à ses besoins. Il lui fallait une garde. Vos salaires sont modestes. Et tout compte fait elle était plus heureuse ici. » J'ai dit : « Oui monsieur le Directeur. » Il a ajouté : « Vous savez, elle avait des amis, des gens de son âge. Elle pouvait partager avec eux des intérêts qui sont d'un autre temps. Vous êtes jeune et elle devait s'ennuyer avec vous. »

C'était vrai. Quand elle était à la maison, maman passait son temps à me suivre des yeux en silence. Dans les premiers jours où elle était à l'asile, elle pleurait souvent. Mais c'était à cause de l'habitude. Au bout de quelques mois, elle aurait pleuré si on l'avait retirée de l'asile. Toujours à cause de l'habitude. C'est un peu pour cela que dans la dernière année je n'y suis presque plus allé. Et aussi parce que cela me prenait mon dimanche – sans compter l'effort pour aller à l'autobus, prendre des tickets et faire deux heures de route.

## Lecture analytique n°2

J'ai bien travaillé toute la semaine, Raymond est venu et m'a dit qu'il avait envoyé la lettre. Je suis allé au cinéma deux fois avec Emmanuel qui ne comprend pas toujours ce qui se passe sur l'écran. Il faut alors lui donner des explications. Hier, c'était samedi et Marie est venue, comme nous en étions convenus. J'ai eu très envie d'elle parce qu'elle avait une belle robe à raies rouges et blanches et des sandales de cuir. On devinait ses seins durs et le brun du soleil lui faisait un visage de fleur. Nous avons pris un autobus et nous sommes allés à quelques kilomètres d'Alger, sur une plage resserrée entre des rochers et bordée de roseaux du côté de la terre. Le soleil de quatre heures n'était pas trop chaud, mais l'eau était tiède, avec de petites vagues longues et paresseuses. Marie m'a appris un jeu. Il fallait, en nageant, boire à la crête des vagues, accumuler dans sa bouche toute l'écume et se mettre ensuite sur le dos pour la projeter contre le ciel. Cela faisait alors une dentelle mousseuse qui disparaissait dans l'air ou me retombait en pluie tiède sur le visage. Mais au bout de quelque temps, j'avais la bouche brûlée par l'amertume du sel. Marie m'a rejoint alors et s'est collée à moi dans l'eau. Elle a mis sa bouche contre la mienne. Sa langue rafraîchissait mes lèvres et nous nous sommes roulés dans les vagues pendant un moment.

Quand nous nous sommes rhabillés sur la plage, Marie me regardait avec des yeux brillants. Je l'ai embrassée. À partir de ce moment, nous n'avons plus parlé. Je l'ai tenue contre moi et nous avons été pressés de trouver un autobus, de rentrer, d'aller chez moi et de nous jeter sur mon lit. J'avais laissé ma fenêtre ouverte et c'était bon de sentir la nuit d'été couler sur nos corps bruns.

Ce matin, Marie est restée et je lui ai dit que nous déjeunerions ensemble. Je suis descendu pour acheter de la viande. En remontant, j'ai entendu une voix de femme dans la chambre de Raymond. Un peu après, le vieux Salamao a grondé son chien, nous avons entendu un bruit de semelles et de griffes sur les marches en bois de l'escalier et puis : « Salaud, charogne », ils sont sortis dans la rue. J'ai raconté à Marie l'histoire du vieux et elle a ri. Elle avait un de mes pyjamas dont elle avait retroussé les manches. Quand elle a ri, j'ai eu encore envie d'elle. Un moment après, elle m'a demandé si je l'aimais. Je lui ai répondu que cela ne voulait rien dire, mais qu'il me semblait que non. Elle a eu l'air triste. Mais en préparant le déjeuner, et à propos de rien, elle a encore ri de telle façon que je l'ai embrassée. C'est à ce moment que les bruits d'une dispute ont éclaté chez Raymond.

On a d'abord entendu une voix aiguë de femme et puis Raymond qui disait : « Tu m'as manqué, tu m'as manqué. Je vais t'apprendre à me manquer. » Quelques bruits sourds et la femme a hurlé, mais de si terrible façon qu'immédiatement le palier s'est empli de monde. Marie et moi nous sommes sortis aussi. La femme criait toujours et Raymond frappait toujours. Marie m'a dit que c'était terrible et je n'ai rien répondu. Elle m'a demandé d'aller chercher un agent, mais je lui ai dit que je n'aimais pas les agents. Pourtant, il en est arrivé un avec le locataire du deuxième qui est plombier. Il a frappé à la porte et on n'a plus rien entendu. Il a frappé plus fort et au bout d'un moment, la femme a pleuré et Raymond a ouvert. Il avait une cigarette à la bouche et l'air doux. La fille s'est précipitée à la porte et a déclaré à l'agent que Raymond l'avait frappée. « Ton nom », a dit l'agent. Raymond a répondu. « Enlève ta cigarette de la bouche quand tu me parles », a dit l'agent. Raymond a hésité, m'a regardé et a tiré sur sa cigarette. À ce moment, l'agent l'a giflé à toute volée d'une claque épaisse et lourde, en pleine joue. La cigarette est tombée quelques mètres plus loin. Raymond a changé de visage, mais il n'a rien dit sur le moment et puis il a demandé d'une voix humble s'il pouvait ramasser son mégot. L'agent a déclaré qu'il le pouvait et il a ajouté : « Mais la

prochaine fois, tu sauras qu'un agent n'est pas un guignol. » Pendant ce temps, la fille pleurait et elle a répété « Il m'a tapée. C'est un maquereau. » - « Monsieur l'agent, a demandé alors Raymond, c'est dans la loi, ça, de dire maquereau à un homme ? » Mais l'agent lui a ordonné « de fermer sa gueule ». Raymond s'est alors retourné vers la fille et il lui a dit : « Attends, petite, on se retrouvera. » L'agent lui a dit de fermer ça, que la fille devait partir et lui rester dans sa chambre en attendant d'être convoqué au commissariat. Il a ajouté que Raymond devrait avoir honte d'être soûl au point de trembler comme il le faisait. À ce moment, Raymond lui a expliqué : « Je ne suis pas soûl, monsieur l'agent. Seulement, je suis là, devant vous, et je tremble, c'est forcé. » Il a fermé sa porte et tout le monde est parti. Marie et moi avons fini de préparer le déjeuner. Mais elle n'avait pas faim, j'ai presque tout mangé. Elle est partie à une heure et j'ai dormi un peu.

Albert Camus, *L'Étranger*, première partie,  
chapitre IV (extrait), 1942.

## Lecture analytique n°3

Je voyais de loin la petite masse sombre du rocher entourée d'un halo aveuglant par la lumière et la poussière de mer. Je pensais à la source fraîche derrière le rocher. J'avais envie de retrouver le murmure de son eau, envie de fuir le soleil, l'effort et les pleurs de femme, envie enfin de retrouver l'ombre et son repos. Mais quand j'ai été plus près, j'ai vu que le type de Raymond était revenu.

Il était seul. Il reposait sur le dos, les mains sous la nuque, le front dans les ombres du rocher, tout le corps au soleil. Son bleu de chauffe fumait dans la chaleur. J'ai été un peu surpris. Pour moi, c'était une histoire finie et j'étais venu là sans y penser.

Dès qu'il m'a vu, il s'est soulevé un peu et a mis la main dans sa poche. Moi, naturellement, j'ai serré le revolver de Raymond dans mon veston. Alors de nouveau, il s'est laissé aller en arrière, mais sans retirer la main de sa poche. J'étais assez loin de lui, à une dizaine de mètres. Je devinais son regard par instants, entre ses paupières mi-closes. Mais le plus souvent, son image dansait devant mes yeux, dans l'air enflammé. Le bruit des vagues était encore plus paresseux, plus étale qu'à midi. C'était le même soleil, la même lumière sur le même sable qui se prolongeait ici. Il y avait déjà deux heures que la journée n'avancé plus, deux heures qu'elle avait jeté l'ancre dans un océan de métal bouillant. À l'horizon, un petit vapeur est passé et j'en ai deviné la tache noire au bord de mon regard, parce que je n'avais pas cessé de regarder l'Arabe.

J'ai pensé que je n'avais qu'un demi-tour à faire et ce serait fini. Mais toute une plage vibrante de soleil se pressait derrière moi. J'ai fait quelques pas vers la source. L'Arabe n'a pas bougé. Malgré tout, il était encore assez loin. Peut-être à cause des ombres sur son visage, il avait l'air de rire. J'ai attendu. La brûlure du soleil gagnait mes joues et j'ai senti des gouttes de sueur s'amasser dans mes sourcils. C'était le même soleil que le jour où j'avais enterré maman et, comme alors, le front surtout me faisait mal et toutes ses veines battaient ensemble sous la peau. À cause de cette brûlure que je ne pouvais plus supporter, j'ai fait un mouvement en avant. Je savais que c'était stupide, que je ne me débarrasserais pas du soleil en me déplaçant d'un pas. Mais j'ai fait un pas, un seul pas en avant. Et cette fois, sans se soulever, l'Arabe a tiré son couteau qu'il m'a présenté dans le soleil. La lumière a giclé sur l'acier et c'était comme une longue lame étincelante qui m'atteignait au front. Au même instant, la sueur amassée dans mes sourcils a coulé d'un coup sur les paupières et les a recouvertes d'un voile tiède et épais. Mes yeux étaient aveuglés derrière ce rideau de larmes et de sel. Je ne sentais plus que les cymbales du soleil sur mon front et, indistinctement, le glaive éclatant jailli du couteau toujours en face de moi. Cette épée brûlante rongéait mes cils et fouillait mes yeux douloureux. C'est alors que tout a vacillé. La mer a charrié un souffle épais et ardent. Il m'a semblé que le ciel s'ouvrait sur toute son étendue pour laisser pleuvoir du feu. Tout mon être s'est tendu et j'ai

crispé ma main sur le revolver. La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là, dans le bruit à la fois sec et assourdissant que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil. J'ai compris que j'avais détruit l'équilibre du jour, le silence exceptionnel d'une plage où j'avais été heureux. Alors, j'ai tiré encore quatre fois sur un corps inerte où les balles s'enfonçaient sans qu'il y parût. Et c'était comme quatre coups brefs que je frappais sur la porte du malheur.

Albert Camus, *L'Étranger*, première partie,  
chapitre VI (extrait), 1942.

*Fin de l'étude le 25 nov.*

## Lecture analytique n°4

L'après-midi, les grands ventilateurs brassaient toujours l'air épais de la salle et les petits éventails multicolores des jurés s'agitaient tous dans le même sens. La plaidoirie de mon avocat me semblait ne devoir jamais finir. À un moment donné, cependant, je l'ai écouté parce qu'il disait : « Il est vrai que j'ai tué. » Puis il a continué sur ce ton, disant « je » chaque fois qu'il parlait de moi. J'étais très étonné. Je me suis penché vers un gendarme et je lui ai demandé pourquoi. Il m'a dit de me taire et, après un moment, il a ajouté : « Tous les avocats font ça. » Moi, j'ai pensé que c'était m'écarter encore de l'affaire, me réduire à zéro et, en un certain sens, se substituer à moi. Mais je crois que j'étais déjà très loin de cette salle d'audience. D'ailleurs, mon avocat m'a semblé ridicule. Il a plaidé la provocation très rapidement et puis lui aussi a parlé de mon âme. Mais il m'a paru qu'il avait beaucoup moins de talent que le procureur. « Moi aussi, a-t-il dit, je me suis penché sur cette âme, mais, contrairement à l'éminent représentant du ministère public, j'ai trouvé quelque chose et je puis dire que j'y ai lu à livre ouvert. » Il y avait lu que j'étais un honnête homme, un travailleur régulier, infatigable, fidèle à la maison qui l'employait, aimé de tous et compatissant aux misères d'autrui. Pour lui, j'étais un fils modèle qui avait soutenu sa mère aussi longtemps qu'il l'avait pu. Finalement j'avais espéré qu'une maison de retraite donnerait à la vieille femme le confort que mes moyens ne me permettaient pas de lui procurer. « Je m'étonne, Messieurs, a-t-il ajouté, qu'on ait mené si grand bruit autour de cet asile. Car enfin, s'il fallait donner une preuve de l'utilité et de la grandeur de ces institutions, il faudrait bien dire que c'est l'État lui-même qui les subventionne. » Seulement, il n'a pas parlé de l'enterrement et j'ai senti que cela manquait dans sa plaidoirie. Mais à cause de toutes ces longues phrases, de toutes ces journées et ces heures interminables pendant lesquelles on avait parlé de mon âme, j'ai eu l'impression que tout devenait comme une eau incolore où je trouvais le vertige.

À la fin, je me souviens seulement que, de la rue et à travers tout l'espace des salles et des prétoires, pendant que mon avocat continuait à parler, la trompette d'un marchand de glace a résonné jusqu'à moi. J'ai été assailli des souvenirs d'une vie qui ne m'appartenait plus, mais où j'avais trouvé les plus pauvres et les plus tenaces de mes joies : des odeurs d'été, le quartier que j'aimais, un certain ciel du soir, le rire et les robes de Marie. Tout ce que je faisais d'inutile en ce lieu m'est alors remonté à la gorge et je n'ai eu qu'une hâte, c'est qu'on en finisse et que je retrouve ma cellule avec le sommeil. C'est à peine si j'ai entendu mon avocat s'écrier, pour finir, que les jurés ne voudraient pas envoyer à la mort un travailleur honnête perdu par une minute d'égarement et demander les circonstances atténuantes pour un crime dont je traînais déjà, comme le plus sûr de mes châtiments, le remords éternel. La cour a suspendu l'audience et l'avocat s'est assis d'un air épuisé. Mais ses collègues sont venus vers lui pour lui serrer la main. J'ai entendu : « Magnifique, mon cher. » L'un d'eux m'a même pris à témoin : « Hein ? » m'a-t-il dit. J'ai acquiescé, mais mon compliment n'était pas sincère, parce que j'étais trop fatigué.

*Pour les oraux du 10 déc.*

## Lecture analytique n°5

Lui parti, j'ai retrouvé le calme. J'étais épuisé et je me suis jeté sur ma couchette. Je crois que j'ai dormi parce que je me suis réveillé avec des étoiles sur le visage. Des bruits de campagne montaient jusqu'à moi. Des odeurs de nuit, de terre et de sel rafraîchissaient mes tempes. La merveilleuse paix de cet été endormi entraînait en moi comme une marée. À ce moment, et à la limite de la nuit, des sirènes ont hurlé. Elles annonçaient des départs pour un monde qui maintenant m'était à jamais indifférent. Pour la première fois depuis bien longtemps, j'ai pensé à maman. Il m'a semblé que je comprenais pourquoi à la fin d'une vie elle avait pris un « fiancé », pourquoi elle avait joué à recommencer. Là-bas, là-bas aussi, autour de cet asile où des vies s'éteignaient, le soir était comme une trêve mélancolique. Si près de la mort, maman devait s'y sentir libérée et prête à tout revivre. Personne, personne n'avait le droit de pleurer sur elle. Et moi aussi, je me suis senti prêt à tout revivre. Comme si cette grande colère m'avait purgé du mal, vidé d'espoir, devant cette nuit chargée de signes et d'étoiles, je m'ouvrais pour la première fois à la tendre indifférence du monde. De l'éprouver si pareil à moi, si fraternel enfin, j'ai senti que j'avais été heureux, et que je l'étais encore. Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine.

Albert Camus, *L'Étranger*, deuxième partie,  
chapitre V (extrait), 1942.

*Pour les oraux du 17 déc.*

## Lecture analytique n°6

*Un autre moment de silence. La pendule sonne sept fois. Silence. La pendule sonne trois fois. Silence. La pendule ne sonne aucune fois.*

M. SMITH, *toujours dans son journal.*  
Tiens, c'est écrit que Bobby Watson est mort.

Mme SMITH  
Mon Dieu, le pauvre, quand est-ce qu'il est mort ?

M. SMITH  
Pourquoi prends-tu cet air étonné ? Tu le savais bien. Il est mort il y a deux ans. Tu te rappelles, on a été à son enterrement, il y a un an et demi.

Mme SMITH  
Bien sûr que je me rappelle. Je me suis rappelé tout de suite, mais je ne comprends pas pourquoi toi-même tu as été si étonné de voir ça sur le journal.

M. SMITH  
Ça n'y était pas sur le journal. Il y a déjà trois ans qu'on a parlé de son décès. Je m'en suis souvenu par associations d'idées !

Mme SMITH  
Dommage ! Il était si bien conservé.

M. SMITH  
C'était le plus joli cadavre de Grande-Bretagne ! Il ne paraissait pas son âge. Pauvre Bobby, il y avait quatre ans qu'il était mort et il était encore chaud. Un véritable cadavre vivant. Et comme il était gai !

Mme SMITH  
La pauvre Bobby.

M. SMITH  
Tu veux dire « le » pauvre Bobby.

Mme SMITH  
Non, c'est à sa femme que je pense. Elle s'appelait comme lui, Bobby, Bobby Watson. Comme ils avaient le même nom, on ne pouvait pas les distinguer l'un de l'autre quand on les voyait ensemble. Ce n'est qu'après sa mort à lui, qu'on a pu vraiment savoir qui était l'un et qui était l'autre. Pourtant, aujourd'hui encore, il y a des gens qui la confondent avec le mort et lui présentent des condoléances. Tu la connais ?

M. SMITH  
Je ne l'ai vue qu'une fois, par hasard, à l'enterrement de Bobby.

Mme SMITH  
Je ne l'ai jamais vue. Est-ce qu'elle est belle ?

M. SMITH  
Elle a des traits réguliers et pourtant on ne peut pas dire qu'elle est belle. Elle est trop grande et trop forte. Ses traits ne sont pas réguliers et pourtant on peut dire qu'elle est très belle. Elle est un peu trop petite et trop maigre. Elle est professeur de chant.

*La pendule sonne cinq fois. Un long temps.*

Mme SMITH  
Et quand pensent-ils se marier, tous les deux ?

M. SMITH  
Le printemps prochain, au plus tard.

Mme SMITH  
Il faudra sans doute aller à leur mariage.

M. SMITH  
Il faudra leur faire un cadeau de noces. Je me demande lequel ?

Mme SMITH  
Pourquoi ne leur offririons-nous pas un des sept plateaux d'argent dont on nous a fait don à notre mariage à nous et qui ne nous ont jamais servi à rien ?

*Court silence. La pendule sonne deux fois.*

Mme SMITH  
C'est triste pour elle d'être demeurée veuve si jeune.

M. SMITH  
Heureusement qu'ils n'ont pas eu d'enfants.

Mme SMITH  
Il ne leur manquait plus que cela ! Des enfants ! Pauvre femme, qu'est-ce qu'elle en aurait fait !

M. SMITH  
Elle est encore jeune. Elle peut très bien se remarier. Le deuil lui va si bien.

Mme SMITH  
Mais qui prendra soin des enfants ? Tu sais bien qu'ils ont un garçon et une fille. Comment s'appellent-ils ?

M. SMITH  
Bobby et Bobby comme leurs parents. L'oncle de Bobby Watson, le vieux Bobby Watson est riche et il aime le garçon. Il pourrait très bien se charger de l'éducation de Bobby.

Mme SMITH

Ce serait naturel. Et la tante de Bobby Watson, la vieille Bobby Watson pourrait très bien, à son tour, se charger de l'éducation de Bobby Watson, la fille de Bobby Watson. Comme ça, la maman de Bobby Watson, Bobby, pourrait se remarier. Elle a quelqu'un en vue ?

M. SMITH

Oui, un cousin de Bobby Watson.

Mme SMITH

Qui ? Bobby Watson ?

M. SMITH

De quel Bobby Watson parles-tu ?

Mme SMITH

De Bobby Watson, le fils du vieux Bobby Watson l'autre oncle de Bobby Watson, le mort.

M. SMITH

Non, ce n'est pas celui-là, c'est un autre. C'est Bobby Watson, le fils de la vieille Bobby Watson la tante de Bobby Watson, le mort.

Mme SMITH

Tu veux parler de Bobby Watson, le commis-voyageur ?

M. SMITH

Tous les Bobby Watson sont commis-voyageurs.

Mme SMITH

Quel dur métier ! Pourtant, on y fait de bonnes affaires.

M. SMITH

Oui, quand il n'y a pas de concurrence.

Mme SMITH

Et quand n'y a-t-il pas de concurrence ?

M. SMITH

Le mardi, le jeudi et le mardi.

Mme SMITH

Ah ! trois jours par semaine ? Et que fait Bobby Watson pendant ce temps-là ?

M. SMITH

Il se repose, il dort.

Mme SMITH

Mais pourquoi ne travaille-t-il pas pendant ces trois jours s'il n'y a pas de concurrence ?

M. SMITH

Je ne peux pas tout savoir. Je ne peux pas répondre à toutes tes questions idiotes !

[...]

## Annexe 1 - Étude d'images

### Combat épique contre guerre absurde



*La bataille de Waterloo, le 18 juin 1815, Clément-Auguste Andrieux, 1852*

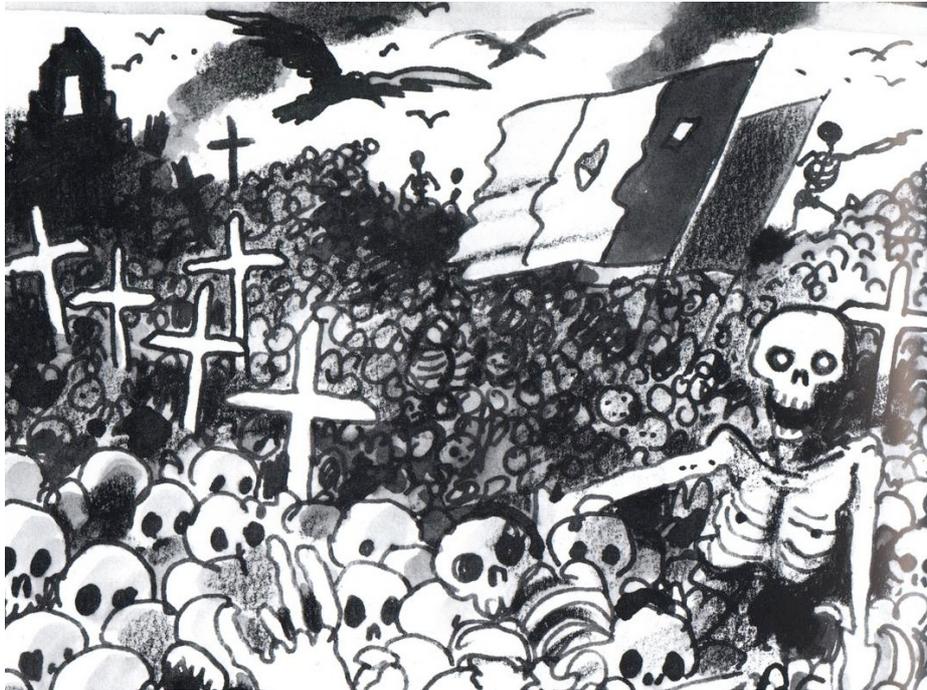


Illustration pour *Voyage au bout de la nuit* de Jacques Tardi, 1988

## Annexe 2 - Documents complémentaires



*La liberté guidant le peuple* (détail), Eugène Delacroix, 1830



Jacques TARDI, illustrations pour *Voyage au bout de la nuit*, de Louis-Ferdinand CÉLINE, © Éditions Gallimard/Fonds Futuropolis, 1988.